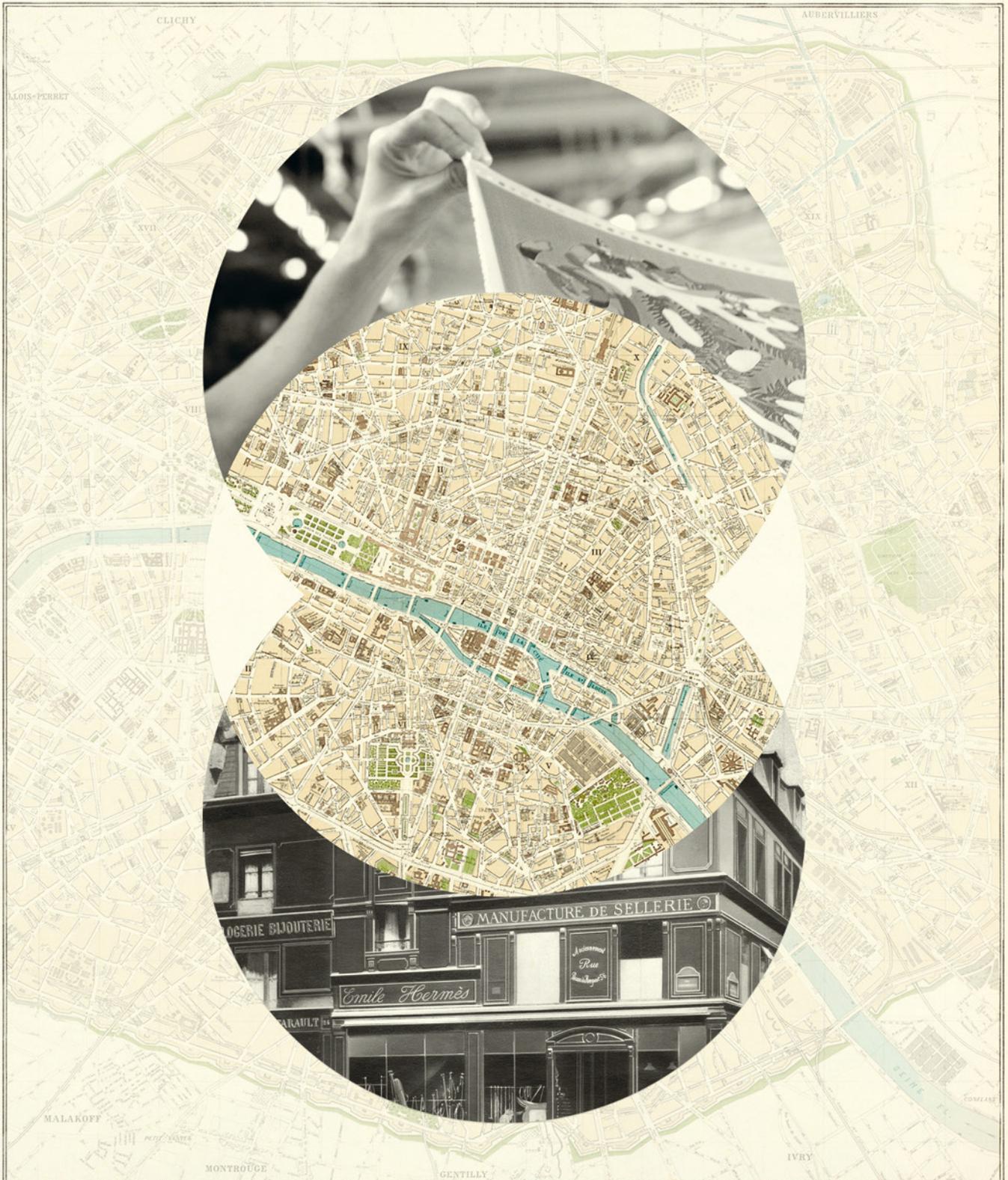


Le Monde d'Hermès

PRINTEMPS-ÉTÉ 2020

N°76

PART. 5

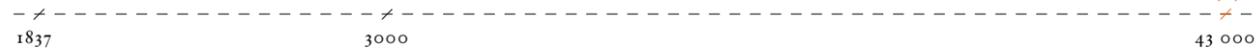
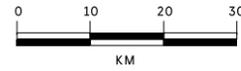


QUATRIÈME PLANÈTE DU SYSTÈME SOLAIRE

MARS

JOURNAL D'UN ARCHÉOLOGUE DU FUTUR

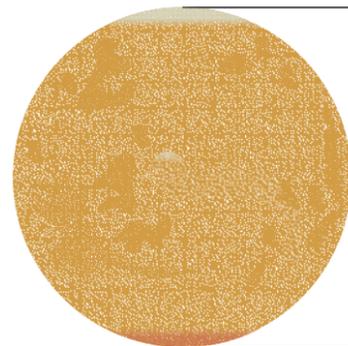
DE PATRICK BOUCHERON



J e n'ai jamais cru ce que l'on racontait de notre vie antérieure. Du temps où nous vivions si pressés, et si nombreux, sur la troisième planète du système solaire. Cette boule chaude environnée de gaz irrespirables et agitée d'ouragans depuis des millénaires, on peine à imaginer qu'elle ait pu s'appeler la Terre, tant elle nous semble aujourd'hui inhospitalière. On dit qu'elle fut le berceau de l'humanité. Mais que savons-nous vraiment de l'existence qu'on y mena avant le Transbordement majeur, il y a de cela plus de 40 000 ans ?

J'ai lu, comme tout le monde, les grandes épopées des temps anciens, de Gilgamesh aux derniers hommes, j'ai appris à frémir et à obéir en apprenant par cœur les lamentations du Grand Déluge ayant suivi le Réchauffement

majeur, je sais tout d'une leçon bien apprise : c'était le temps où nous étions dispendieux, égoïstes, ignorants et injustes. Nous pensions croquer le fruit de la prospérité et du savoir, quand nous mordions, inconséquents, le sein



PÔLE NORD

PÔLE SUD



La chaussure était façonnée avec un art si avancé qu'il était impossible que la société humaine ne le maîtrisât pas depuis plusieurs siècles.

nourricier de notre Mère. Elle nous chassa d'un paradis qui se transformait en enfer. Cette mésaventure nous apprit à vivre lents, pauvres et nus. Nous écoutons désormais nos prophètes de malheur.

Oui, je sais, mais cela ne me suffit pas. Quelque chose cloche dans cette histoire, et beaucoup, sur Mars, ne se contentent plus de ces haillons de passé que l'on transporta avec nous lorsqu'il fallut, en catastrophe, quitter la Terre, et avec elle la plupart de nos souvenirs. Car l'on sait ce qu'il advint des milliards de données que l'on téléchargea dans le *cloud* et qui devaient, affirmait-on, conserver intacte la mémoire de l'humanité. L'orage cosmique qui suivit l'explosion de Vénus les a presque entièrement détruites, ne laissant subsister que quelques épaves de textes et d'images, pour la plupart indéchiffrables. On continue à scruter la surface ruinée de la Terre, mais les vestiges humains qui la parsèment encore nous sont désormais incompréhensibles.

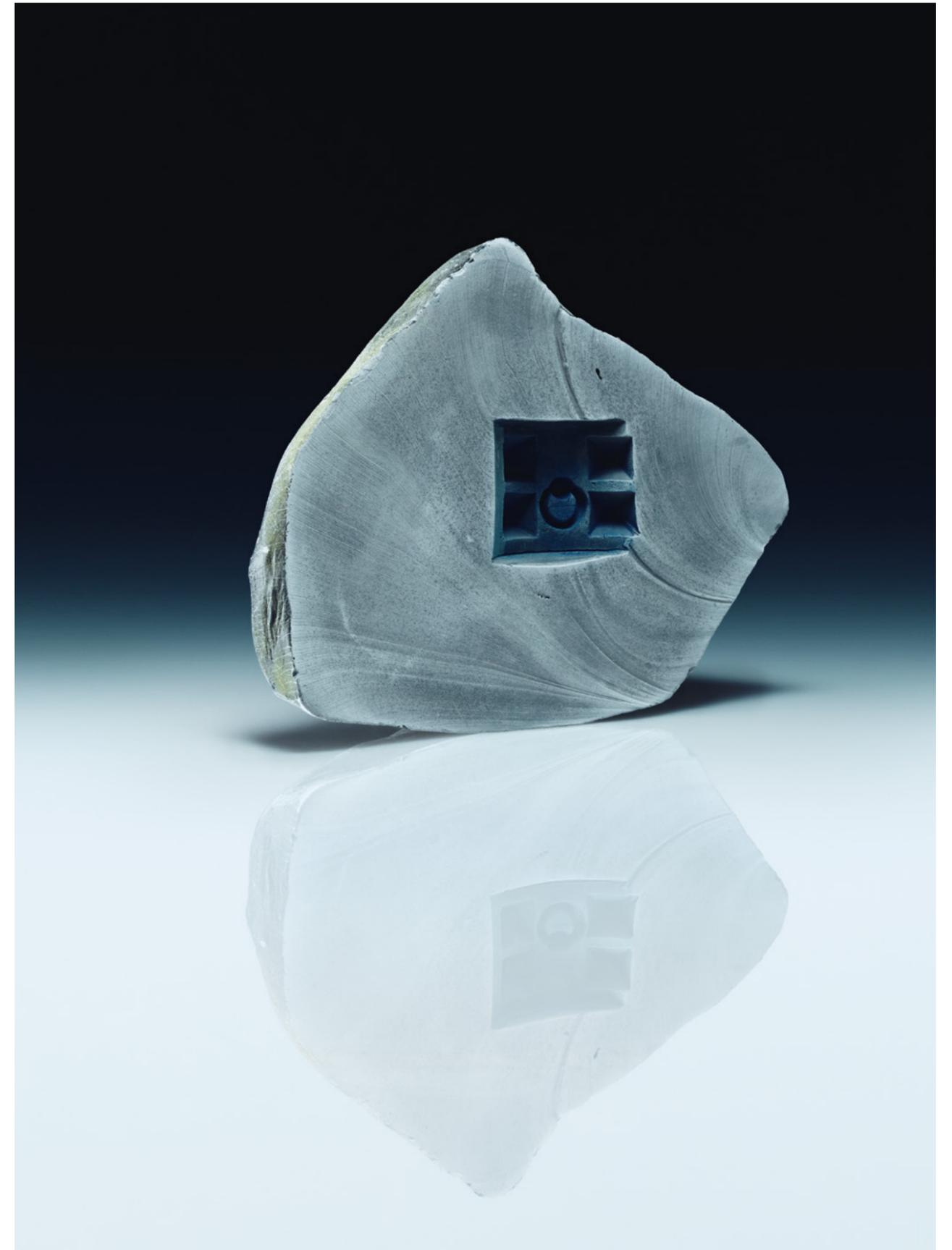
Par exemple, à quoi pouvaient bien servir ces vastes édifices tantôt circulaires, tantôt oblongs, où plusieurs milliers d'humains – certains disent jusqu'à 100 000 personnes, ce qui me semble extravagant – s'assemblaient en criant et en chantant (cela, une brève d'enregistrement sonore l'atteste) devant quelques individus qui, manifestement, s'agitaient au milieu en une sorte de transe? Puisqu'on trouve ces bâtiments en si grand nombre, et pratiquement identiques sur toute la surface de la Terre, chacun s'accorde à y reconnaître les grands temples d'une religion universelle. Mais quels en étaient les croyances, les pratiques et les textes fondateurs? Nul ne le sait. Une inscription sur l'un d'eux a été déchiffrée : *stadium*. Le mot semble dériver d'une langue très ancienne et ne rien dire d'autre que « tenir debout ». Nous sommes bien avancés.

Voici pourquoi, lorsque les premières expéditions spatiales entreprirent d'aller récolter sur place quelques vestiges de taille plus menue, cela m'intrigua tant que me prit l'envie d'y participer. L'idée était simple : elle consistait à s'inspirer des méthodes que les hommes antérieurs avaient conçues pour explorer leur propre Antiquité. Nous les connaissons, car, parmi les lambeaux

de texte que l'effondrement du *cloud* a laissés subsister – et le hasard veut même qu'il s'agisse de l'échantillon le plus long, avec près de quinze pages –, se trouve un « Rapport de prospection archéologique sur les nouvelles fouilles de la terrasse supérieure de la pyramide de Teotihuacan par l'équipe du professeur [la suite manque] ». Ce qu'ils appelaient « archéologie » semble consister en l'interprétation des empreintes que le temps fait dans la matière. En gros, il s'agit de ceci : récolter des objets qu'une circonstance exceptionnelle a préservés de la destruction (parce qu'ils furent piégés dans une coulée de boue, par exemple, lovés au creux sableux des dunes ou engloutis dans les eaux profondes, et ainsi protégés des températures démentielles qui semblent s'être abattues sur Terre) et comprendre non seulement pourquoi ils sont parvenus jusqu'à nous, mais en quoi ils peuvent témoigner des jours anciens.

Le voyage fut long et pénible. C'est toujours ainsi avec les expéditions spatiales : on vous promet luxe, calme et volupté, mais, au bout de quelques mois de vol, tout se détraque, la promiscuité vous pèse et l'ennui vous gagne. J'en venais parfois à oublier pourquoi je m'infligeais de telles épreuves, avec mes compagnons d'infortune. Car nous étions insatisfaits et incrédules face aux histoires qu'on nous racontait. D'accord, l'âge de la Terre fut celui de tous les excès, et l'humanité a payé assez cher le prix de ses errements. Mais l'histoire ne peut éternellement nous faire la leçon, surtout lorsqu'elle repose sur un socle si mince de connaissances. Il faut y aller voir. S'approcher de plus près, pour essayer de comprendre. N'y avait-il pas eu, sur Terre, des gisements d'intelligence, de courage et de beauté? Ne pouvait-on pas y trouver la trace de quelques jours heureux, des haltes apaisées où pourrait se deviner le calme de la vie?

Voici ce qui nous amenait si loin, en des contrées hostiles : le désir de savoir de quoi les hommes furent capables. Mais le temps presse, et je sens poindre votre lassitude. Je vous épargne donc les détails sur les fatigues du voyage, les mesures de sécurité et les difficultés techniques. Arriva enfin le temps où nous fûmes à pied d'œuvre. Nous avions



À quoi servait cet objet? Fallait-il imaginer que les grands chamans de cette époque s'affrontaient par couleurs, les bleus contre les rouges?



Nous découvrièmes dans cet objet de cuir et d'acier d'infimes données informatiques miraculeusement sauvegardées.



La forme de l'objet évoquait la graphie de cet ancien alphabet utilisé encore il y a deux millénaires dans certaines régions du globe.

choisi l'une des rares régions de l'hémisphère Nord non encore submergées par les flots, car elle avait été brutalement soulevée par un séisme de très grande ampleur, accompagné de coulées de lave qui avaient fossilisé quelques bâtiments. Celui que perçait notre sondage archéologique était une sorte de *stadium* géant, mais sans gradins, non loin de grands véhicules munis d'ailes en métal. Certains prétendaient, sur Mars, qu'à la toute fin de la civilisation antérieure les hommes avaient pu maîtriser des techniques de vol habité, mais c'étaient là des hypothèses fantaisistes. En tout cas, l'épigraphie ne nous était d'aucun secours : une inscription indiquait bien «Aéroport de Vancouver, hall B, duty free», mais cela ne nous avançait guère.

En revanche, toutes nos techniques de datation convergeaient : nous fouillions bien un bâtiment construit très peu de temps avant le Transbordement majeur, au tout début du troisième millénaire de l'ère terrestre.

Chambre votive ? Tombeau ? Salle du trône ? Impossible de déterminer la fonction exacte de la pièce où s'affairaient les archéologues dans ce grand palais que nous appelions le «pseudo-*stadium*». Là encore, les inscriptions ne nous étaient d'aucun secours : «Magasin Hermès». Le nom d'une divinité ? Ou d'un héros tutélaire ? Impossible de trancher, puisque cette langue nous demeure à jamais inconnue. En tout cas, cette pièce regorgeait d'objets, que l'on dégageait à grand-peine de leur gangue durcie. Le premier provoqua

en nous une émotion intense. Il s'agissait d'un soulier au rouge profond, dont la matière suscita notre stupéfaction. Elle était souple, vibrante et, j'ose le dire, vivante. La chose peut sembler insensée, mais, à la toucher, on avait la sensation d'entrer en contact avec une puissance très ancienne, presque archaïque, et pourtant si délicate – comme ces grands animaux que les humains peignaient dans les cavernes, quelque temps avant l'époque qui nous intéressait. Cette impression fut confirmée par les analyses spectrographiques que l'on fit sur place, vérifiant à maintes reprises tant le résultat nous surprenait. La « chaussure » (c'est ainsi que l'on doit désigner archéologiquement ce type de protection plantaire) était façonnée avec la peau d'un animal, disons d'un *cuir*, mais avec un art si maîtrisé qu'il était impossible d'imaginer que la société humaine, capable de tant de délicatesse, ne le maîtrisât pas depuis plusieurs siècles au moins.

La Terre était-elle moins fruste qu'on le disait? Les hommes qui y vivaient il y a quarante millénaires ne s'étaient-ils pas contentés de saccager leurs ressources à grands coups de catastrophes industrielles dont on apprenait la triste litanie dans les écoles martiennes? C'était leur prêter des qualités de patience, de solidarité et de travail qu'on ne leur connaissait pas. Un monde s'ouvrait à nous, mais dont on peinait à saisir la logique sociale. Car cette pièce de vêtement était manifestement celle d'une reine, mais pourquoi voisinait-elle avec ce bracelet bleu en aluminium dont on imaginait volontiers qu'il fut celui d'un esclave? Nous nous disputons à son sujet : certains faisaient remarquer que le petit anneau qui l'ornait ne pouvait servir à entraver quiconque; d'autres interprétaient ses quatre pyramides miniatures selon ce « Rapport de prospection archéologique sur les nouvelles fouilles de la terrasse supérieure de la pyramide de Teotihuacan », dont je rappelle qu'il nous servait de seul viatique. La fonction d'un tel objet était-elle militaire ou religieuse? Fallait-il imaginer que les grands chamans que l'on venait admirer au *stadium* s'affrontaient par couleurs, les bleus contre les rouges? Les hypothèses fusaient, mais, à vrai dire, on n'en savait rien.

Car nous avions bien deux objets, séparés mais connectés. Tout les séparait : l'un était de cuir, l'autre d'aluminium; l'un cousu et l'autre comme fondu d'un seul jet. Le premier était aussi animal que le second était abstrait, il renvoyait aux forces telluriques d'un passé très ancien, tandis que l'autre semblait presque venir à notre rencontre, comme s'il eût été naturel de le porter, aujourd'hui encore, à son poignet. Pourtant, un même contexte archéologique les connectait : il fallait bien imaginer une civilisation où ces deux objets étaient contemporains. Comment était-ce possible? On nous avait appris à classer les âges de l'humanité antérieure en fonction de leurs technologies matérielles. Il fut un temps de la pierre, puis vint l'ère du bronze et, enfin, l'âge du fer. Mais avant le Transbordement majeur, était-ce l'époque du cuir ou de l'aluminium?

Nous nous querellions sur ce point, lorsque nous trouvâmes, le dernier jour, l'ultime objet. Il était de cuir et d'acier. Lui aussi semblait se porter au poignet, mais les analyses montrèrent vite qu'il comportait des traces infimes de données informatiques. La plupart étaient illisibles, mais nos ingénieurs parvinrent à en extraire quelques bribes d'informations, où il apparaissait que le jeudi 16 janvier 2020, à 14 heures, un être humain, sur Terre, avait rendez-vous avec Susan, qu'il écoutait *Kind of Blue*¹ de Miles Davis, qu'il avait marché vite, que le soleil brillait faiblement, et que son cœur battait alors à 83 pulsations par minute.

Il était temps de revenir à la maison. Qu'avais-je appris de plus que ce que me racontait ma mère avant de me coucher, les histoires terrifiantes du monde d'avant, cette Terre qu'habitaient si mal des humains dédaigneux de ses beautés? Presque rien, en somme. J'avais appris que tout ne se ramenait pas, partout et pour tous, à une course effrénée vers la catastrophe, mais qu'il y eut, en maints endroits du monde, des êtres lents et appliqués qui lisaient, travaillaient, aimaient, se parlaient, faisant tout cela avec des objets qui les reliaient et les apaisaient. Presque rien, vous dis-je, un accroc dans l'étoffe du temps. Une minute sur la Terre.

1. Miles Davis, *Kind of Blue*, Columbia Records, 1959.



Il était clair que les femmes de cette ère se paraient d'ornements aux formes incroyablement complexes et qui semblaient venir de temps plus anciens encore.

